



© Acrylique sur bois, 2008 : Anne Brérot – OBJETS – « Des creux et des bosses » - [Site](#)

●●●●●●●●●● Poésie & Arts plastiques ●●●●●●●●●●

Rouge. Splendeur tout juste
 érubescente.
 Rouge or et orange. D'abord
 sur les pointes
 des haies, des buissons,
 puis dans les champs,
 puis le long des ruisseaux ;
 encore un peu embrumée,
 l'herbe des enclos ;
 tranquille dans cette lumière,
 dans cette humeur,
 le pâtis des chevaux –
 est-ce un rêve
 ou le premier véridique visage
 du monde à son réveil ?

(...)
 « De tout ce que j'ai prodigué
in abundantium et gratuitement
 sans qu'on m'en soit reconnaissant,
 qu'en est-il ? est-ce inutile, est-ce
 perdu,
 ou bien est-ce la mathématique céleste
 qui l'administre, impitoyable ?

Mario Luzi

Extrait *A l'image de l'homme (7)* –
 pp.136-137 – Traduit de l'italien par Jean-

Yves Masson

2004, Editions Verdier pour la traduction
 française.

SOMMAIRE

Virgil Brill/*La chambre noire d'Eros* par Claude Darras
Extraits de *A l'image de l'homme* de Mario Luzi
Pôle Arts Visuels Ouest France... Expo Claude Viallat
Isabelle Guigou, *Brighton West Pier*, note de lecture par Loyan
Jérôme Rothenberg, *Les Techniciens du sacré*
&
GUIDU ANTONIETTI DI CINARCA Architecte plasticien
&
PAR AILLEURS Claudine Bertrand



Faërie " La Force des femmes "

...



Dans la série "Le livre des Incantations "

[Virgil Brill Photographe](#)



"Nue dans un rêve ancien"

■ Lien : <http://www.virgil-brill.com/>



Magic child 2000

Photographie noir et blanc, solarisations multiples sur papier au chlorobromure d'argent
Tirage unique, 55 x 50 cm

■ Mario Luzi



Je sais depuis toujours que tu viens,
mais je ne prévois jamais
ta venue : tu m'arrives, toi, connue,
par surprise – et quel impromptu
joyeusement alors se renouvelle !
(*A l'image de l'homme – 10. Veilles et insomnies,*
p.200)

Photo : Manuel Alvarez Bravo

EXPO



MÉDIATHÈQUE
INTERCOMMUNALE
Ouest Provence

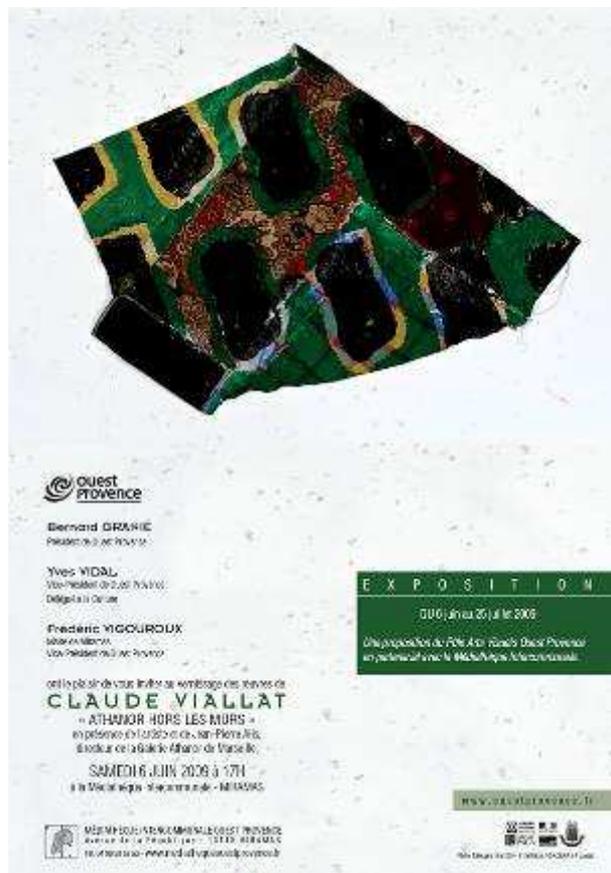
& PÔLE ARTS VISUELS
OUEST PROVENCE

Claude VIALLAT

Exposition du 6 juin au 25
juillet 2009



Vernissage Samedi 6 juin
2009 à 17h



[ATHANOR HORS LES MURS]

D'eau cette pellicule
dans l'air, à contre ciel,
tendue en arc
presque immatérielle
eau très certaine pourtant
et lumière en elle répandue
du soleil ou de l'esprit...

Mario Luzi (*Temporada - II*, p.38)



[...]

Bienveillante – ainsi, il l’entend, bouillonne
en lui l’antique source,
ainsi monte l’étamine
de sa vigueur sanguine – au réveil
pris de fibrillations vibre

son cœur

ivre de résurrection.
Funèbre – mais qu’importe –
est la première lueur
noire des choses
dans la chambre où incroyablement il fait jour.

La vie – n’est-ce pas là
le miracle ? oui, en vérité ! –
elle se nourrit de soi-même,
prolonge son haut jaillissement,
la très prodigue fontaine.
Entre le oui et le non hésite

battant des ailes le papillon

de sa continuité,

mais voilà

que sur le seuil l’attend,
l’attire à soi et aussitôt l’éblouit
le monde inondé de réalité,
présent – *oui, on est bien au-dedans.*

[3. Resurrexit]

(p.41)

Claude DARRAS, [La chambre noire d'Eros]

L'océan Atlantique reflue très vite, sans creux, presque sans vagues, seulement gonflé de petites crêtes mousseuses pendant sa ruée vers la rive de pins, un océan tantôt brillant de camaïeux d'argent, tantôt noyé d'ombres violines en dessous de la nuée passagère. Le littoral du Médoc convient à ce Champenois né en Saintonge (Royan, 1940). Depuis 1964, aux vacances estivales, il rallie en famille la station balnéaire de Montalivet, en Gironde. Des silhouettes de baigneurs lui apparaissent à cet endroit, en juillet 1995, à deux ou trois cents mètres, tremblantes dans la brume de chaleur, ce qui favorise chez lui un état hypnotique. Il les assimile aux conifères qui courbent leur tronc dans le ciel de Provence. Aussitôt, il apparente la réunion fantasmagorique à une tragédie : « *c'est notre destinée qui se cristallise là* », se persuade-t-il. L'intitulé « *Human Beings* » rassemble les clichés qu'il fixe cet été-là dans une gamme d'ocres quasi monochromes avec des nuances de gris et des tonalités vertes. Ils entrent en résonance avec ceux qu'il a réalisés les trois années précédentes (« *Mémoire du pays d'or* ») en arpentant les collines et les rivages du pays ciotaden, à une trentaine de kilomètres de Marseille. D'une thématique à l'autre, il a délibérément anéanti la perspective du sujet au gré d'une sorte de fusion de l'espace. Pour rendre la profondeur au moyen de l'unique jeu des valeurs, il utilise désormais des objectifs de très longue focale qui écrasent la perspective et permettent d'œuvrer selon les deux dimensions.

« *La gestuelle native du photographe que je suis est simple, énonce-t-il : il s'agit de raconter l'humanité par l'intermédiaire de gens en groupes. Des gens qui marchent, jouent ou dansent, des individus anonymes et le plus souvent nus.* »

Belle face de philosophe, sculptée par les nuits de longue veille, que ses favoris de magistrat, ses cheveux wagnériens et son aspect buste national destinent aux cheminées et aux billets de banque, il est d'une sensibilité extrême, vibrant telle une harpe au vent. Aimable et redoutable, infiniment courtois, il peut être violent, dérangé par un mot ou un souvenir qui l'agace pareil à une fausse note. Est-ce l'influence de sa femme Véronique, artiste leveuse de pierres ? On dirait que ce grizzli a avalé un rossignol. Il ne rêve que d'harmonies, de douceur, de grâce, de bacchanales idylliques et de musiques sensuelles. Il se met alors à parler comme en rêve et, oubliant l'interlocuteur, à dire d'insaisissables choses suaves en une langue châtiée dont il est le seul locuteur : la poésie du regard et l'amour du genre humain captivent ses auditeurs.

À proximité des cabanes à échasses où les pêcheurs aquitains pratiquent la pêche au carrelet, il poursuit à l'été 1996 l'exploration du « groupe » en utilisant désormais le noir et le blanc (cycle des « *Migrations* »). N'admet-il pas qu'il a été « *littéralement aspiré par le vertige des gris* » ? Désormais les opérations postérieures à la prise de vues ne sont plus laissées à Pierre et Michel Fresson (père et fils), spécialistes du tirage (copie de phototype) de Savigny-sur-Orge. Il aménage un laboratoire à l'intérieur de sa maison de La Ciotat où il habite la majeure partie de l'année. Là il pousse très loin les expérimentations de la chambre noire. Au cours de séances commencées à 10 heures du matin et pouvant s'achever dix-huit heures plus tard, il prolonge anormalement l'immersion du film achrome (le négatif) dans un révélateur aux constituants plus vieillis qu'à l'ordinaire ; du

même coup, il allonge démesurément le temps d'exposition du positif (épreuve tirée d'après le négatif), parfois jusqu'à deux heures trente, et multiplie les solarisations dudit positif, jusqu'à neuf quelquefois, portant la dernière opération au soleil. L'image définitive bénéficie d'effets d'inversion providentiels pour lesquels il recourt à des supports de haute qualité et, plus inattendus, aux papiers précieux des aquarellistes.

« Mon but est de révéler tout ce qu'il y a de caché sous le négatif, m'explique-t-il. Ainsi, j'agrandis une petite portion du phototype 24 x 36 pour chercher ce que l'on ne voit pas à l'œil nu, à l'exemple de l'astronome qui découvre au télescope la "matière" de l'anneau de Saturne. »

Presque simultanément, mêlant traitements argentique et numérique de la photo, il expérimente des tirages qui associent les deux procédés. Suivant des tons de gris très doux, des blancs laiteux, quelques virages bleutés et des noirs d'ébène, le grain des photographies cache et dévoile, alternativement, le corps d'une nymphe et le paysage, marin ou sylvestre, où l'ondine des *« Incantations »* (1999) se déplace. La série *« Faërie »* (2000) met en scène d'autres sylphides, un seul homme et des enfants. Au cœur de la lande de bruyères et de la forêt de Vendays, il pactise avec les esprits de la nature et subit les sortilèges des fées et des lutins, ses modèles. Est-ce le marais voisin de la Perge qui, charriant des effluves de musc, de santal et de miel, transmute cette « danse de la fécondité » en une liesse orgiaque ? Virgil Brill retient l'unique célébration de la féminité à l'exemple des académies de Lucas Cranach et d'Amedeo Modigliani qu'adolescent il dévorait de ses yeux agrandis dans les livres d'art que lui rapportait son père, médecin. À moins que les déesses d'atelier qui le fascinaient à l'École troyenne des beaux-arts (il rêvait d'être peintre à 20 ans) ne l'aient inspiré ou bien sont-ce les mannequins et les actrices qu'il immortalisait à la une du magazine « Vogue »... Quoi qu'il en fût, le savant alchimiste est parvenu à révéler une imagerie improbable, invisible mais vraie, l'ensemble composant un palimpseste métaphysique, voluptueux et tonique : la beauté pathétique et fugace du sentiment amoureux. Cet hymne éternel au désir qui gouverne l'univers, il l'entonne en proie à une excitation fiévreuse chaque fois qu'il reprend le chemin des conches girondines. Il se défend cependant d'avoir percé tous les mystères de la terre d'Éros patiemment scrutée, à l'heure zénithale, à travers la lentille de son objectif : il reste tant à découvrir à l'abri de la voûte ajourée des frondaisons qui recouvrent les dunes durcies sous les aiguilles des pins maritimes.

Claude DARRAS

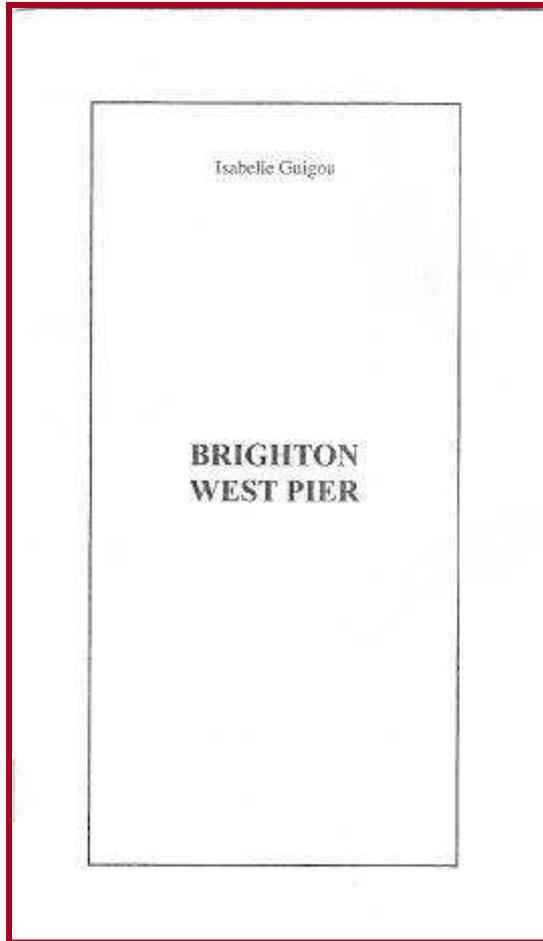


Photographie : Simone Haack



NOTE DE LECTURE

Brighton West Pier, d'Isabelle Guigou
par Loyan



Le chat qui tousse, 2009

Dans « *Mot à mot, l'écriture reconstruit / Pierre à pierre / L'appartement / T'y transporte / Te voilà jeune encore malgré tes cheveux blancs* ». En 2007, dans *Le parfum des pierres aveugles* (éditions Clarisse), Isabelle Guigou avait su trouver le juste équilibre entre l'émotion restituée par la poésie et l'évocation d'une réalité douloureuse. Le *Brighton West Pier* que vient de publier Le chat qui tousse naît, de nouveau, du rapport entre un lieu et ce qu'en retranscrit la mémoire sensible de l'auteur.

Ce West Pier de Brighton, au sud de l'Angleterre, est une jetée du XIX^{ème} siècle sur laquelle se trouvaient échoppes et salles de concerts. Mais depuis plus de trente ans le lieu est fermé au public. « *N'habitent / Le West Pier de Brighton / Qu'oiseaux et photographies anciennes / La passerelle métallique / S'incline / À genoux dans la mer / Le temps rabote l'arrogance / L'approche du rien nous plie à l'essentiel / Là, un squelette / Que la mer démembre* ».

Il y eut de la vie en ces lieux, de la joie, des relations tissées entre les êtres. Mais de là, comme de la maison familiale de Pézenas évoquée dans *Le parfum des pierres aveugles*, la vie s'est retirée, comme une marée descendante définitive. De la méditerranée à la Manche, l'évocation a changé de rivage mais aussi de dimension, passant du cercle familial à un lieu public désormais désaffecté. Le West Pier semble figurer la descente inexorable vers la mort tandis que la passerelle parallèle, la East Pier, « *plus moderne / Avec ses grandes roues et autres attractions / qui vous décollent du sol / Rabâche / Nos rêves de dépasser / La terre* ». Paradoxe à vouloir ainsi quitter le sol, car aller au ciel peut aussi bien signifier s'élever, spirituellement, que cesser de vivre.

Quelle quête poursuit Isabelle Guigou dans ce poème ? Peut-être « *pénétrer la mer / Comme si nous pouvions féconder / l'éternité* ». Qu'en espère-t-elle ? « *Assise sur le bord / Tu attends que le flot t'insuffle / La semence de l'horizon* ». L'eau et ses cycles, porteuse de renouvellement, quand bien même le point d'où on l'observe est verrouillé et laisse apparaître un squelette « *que la mer démembre* ». Tout ceci est exprimé sans afféterie, dans une juste distance

entre le refus du cliché lyrique mais aussi du cliché prosaïque – une poésie à hauteur d'être, qui regarde le ciel et le sol dans un même mouvement circulaire et rend compte des deux plans, terrestre et céleste.

La poésie d'Isabelle Guigou sait poindre sans s'en gargariser. Elle vise juste sans s'en flatter. Cette humilité se retrouverait-elle dans ces vers, allant jusqu'à la négation de soi ? « *Les vagues n'auront pas même / À rouler tes os : / Tu ne fus jamais que le débris / D'un toi impossible* ». De ces quelques mots doucement assemblés, jaillit une dureté quasi nihiliste. Quasi, car la vague continue de rouler et apporte à la fin du poème, malgré la disparition programmée des bâtiments fermés du West Pier, « *Une lueur d'espoir notre phare / Un mot / D'amour / Pour ceux qui voguent* ».

Sur des thèmes aussi usés et chancelants que le rivage, la mer, la

mort, l'appel du large, Isabelle Guigou place sa voix. Peut-on la dire moderne ? Elle apparaît surtout humaine et intemporelle et cela, sans réfuter l'interrogation contemporaine sur la fabrique du poème : « (*L'écriture / Une parole sur pilotis / Que cerne et emplit / Le silence*) ». L'aphorisme tombe juste lui aussi ; il a sa raison d'être dans le mouvement de ce texte à la fois ample et condensé (une quinzaine de pages au format carnet, comme l'affectionne Le chat qui tousse en la personne de son éditeur, Franck Cotet). Qu'Isabelle Guigou se rassure : oui, elle réussit à parler « *à la mer comme à un dieu* ». Oui, elle sait trouver le langage qui lie cœur, corps et esprit.

Un être juste, vraiment, jusque dans son écriture.

■ Lien : <http://pagesperso-orange.fr/tiens/chatquitousse/>

POESIE

J E R O M E R O T H E N B E R G

LES TECHNICIENS DU SACRÉ

Extrait « Chant de la nuit – d'après Bitahatini »



...

Avec joie je me remets
Avec joie je m'apaise

Mes yeux retrouvent leur pouvoir, mon esprit s'apaise, mes membres retrouvent leur force, à nouveau j'entends

Avec joie le sort est levé
Avec joie je marche insensible à la douleur je marche, avec légèreté je marche, je marche avec joie

D'abondantes nuées noires, voilà ce que je désire
Une abondante végétation, voilà ce que je désire
Une abondance de pollen & de rosée, voilà ce que je désire

Avec joie que le beau maïs blanc t'accompagne jusqu'aux confins de la terre
Avec joie que le beau maïs jaune, que le beau maïs bleu, que toutes les variétés de maïs, que toutes les variétés de plantes, toutes les variétés de parures & de biens t'accompagnent jusqu'aux confins de la terre
Tout cela face à toi, qu'avec joie ils t'accompagnent

Tout cela derrière toi, au-dessus, en dessous, tout autour de toi, qu'avec joie ils t'accompagnent

Afin que tu accomplisses tes devoirs

Avec joie les vieux te regarderont

Avec joie les vieilles te regarderont

Les jeunes hommes & les jeunes femmes te regarderont

Les enfants te regarderont

Les chefs te regarderont

Avec joie en se dispersant dans toutes les directions ils te regarderont

Avec joie regagnant leurs foyers ils te regarderont

Que la piste les ramenant chez eux soit celle de la paix

Qu'ils rentrent tous avec joie

Dans la beauté j'avance

Précédé par la beauté j'avance

Suivi par la beauté j'avance

Aurolé par la beauté j'avance

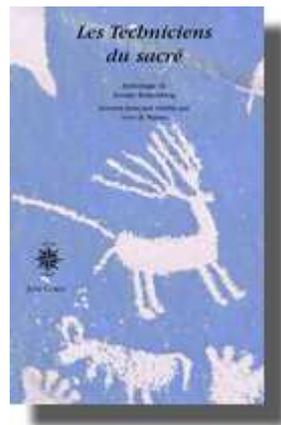
Aurolé et soutenu par la beauté j'avance

Cela se termine en beauté

Cela se termine en beauté

Indiens Navajo

(pp.117/118)



Editions José Corti, Collection Merveilleux n°35, 2007

Sur le site José Corti

■ Lien : <http://www.jose-corti.fr/titresmerveilleux/techniciensSacre.html>



Frida Khalo



ARCHITECTURE & PHOTOGRAPHIE

Guidu Antonietti di Cinarca

Architecte et Plasticien



Guidu ANTONIETTI di CINARCA est Architecte, né en 1950 à Ajaccio, Corsica. Il a vécu en Corse, à Marseille et à Paris, vit et travaille maintenant à Aix en Provence et très souvent rejoint, à Azzana, au cœur de la montagne corse, la maison de ses aïeux. Engagé dans la reconnaissance de l'identité de son peuple il revendique clairement son appartenance à la Nation Corse.

Ses travaux de constructeur et de plasticien sont entièrement tournés vers la Méditerranée. Récemment il a exposé au Palazzu Naziunale de Corti "Corse île de granit entre la liberté et la terreur" 33 aquatintes numériques, sorte d'éloge de la beauté insulaire, écho d'un engagement politique en faveur de sa patrie, celle de Pasquale Paoli.

A l'automne 2000 ont pouvait voir ses images numériques en grand format à la "Fiesta des Sud" de Marseille.

Nathalie Riera



Nathalie Riera

Pour les puristes : **AQUATINTE** (de l'italien, acqua tinta) : Procédé indirect de gravure très en vogue au 18ième siècle. L'aquatinte permet de surprenants fac-similés d'aquarelles car elle se prête très bien à l'impression en couleurs. Le graveur répand sur la planche de cuivre une poudre de résine qu'il fixe en la chauffant légèrement. En mordant le métal, l'acide le creuse autour de chaque grain de résine, produisant ainsi des trous minuscules, qui, en retenant l'encre, donnent l'apparence de lavis, c'est-à-dire de couleur étendue d'eau. La transposition de ce procédé avec les outils électroniques donne des aquatintes numériques.

Il peint à l'infinifit.

Lire la suite : [sur le site eartmagazine](#)



Les différents sites à consulter

PRO Il exerce la profession d'Architecte au sein de son [agence](#) Il est directeur de la rédaction de [aROOTS](#) (le premier portail de culture Architecturale francophone) Correspondant en France de [antithesi](#) "giornale di critica dell'architettura" de Milan, puis Directeur artistique de La Revue littéraire, artistique & cap-corsaire [Terres de femmes](#) d'Angèle Paoli

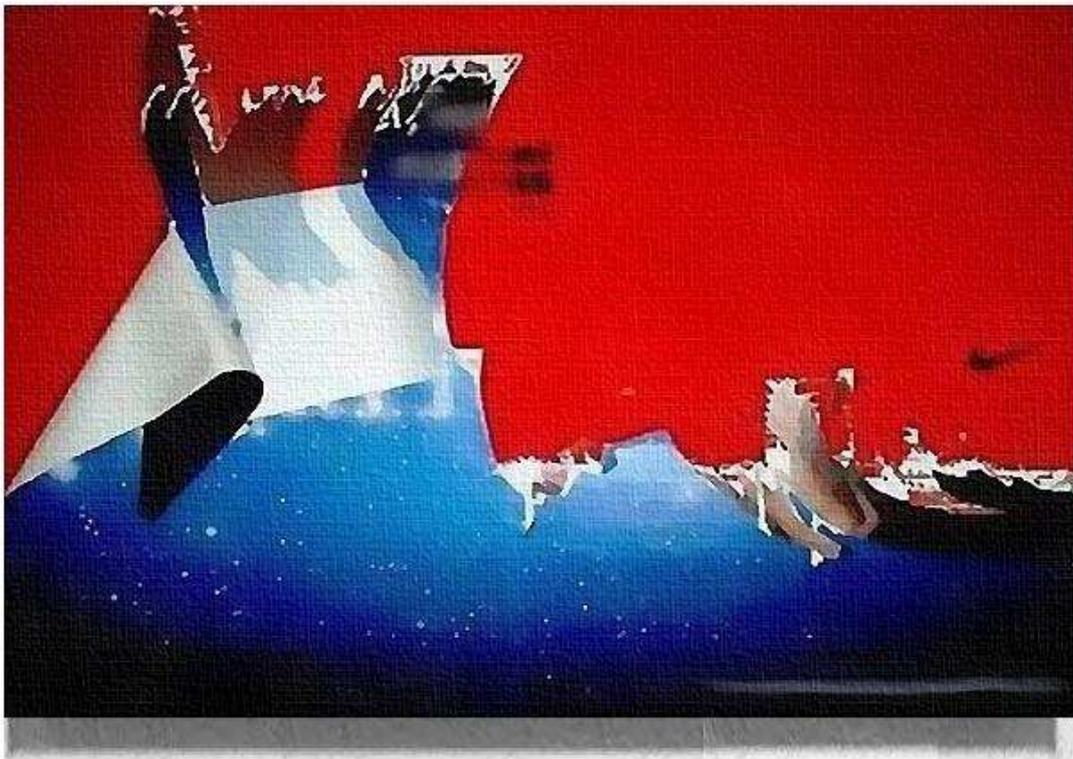
SUR LA TOILE

Ses Portraits de Femmes <http://ritratti.canalblog.com/>

Ses Portraits d'Auteures http://terresdefemmes.blogs.com/photos/portraits_dauteures

Son travail photographique en *NOIR et BLANC* <http://www.fotolog.com/dicinarca/>

Ses aquatintes numériques : <http://aquatintesenlignedeguidu.blogspot.com>



Aquatinte couleur : Lieu commun n°1

PAR AILLEURS.....

■ Claudine Bertrand



Fondatrice,
directrice et
éditrice de
la revue art et
littérature
[mouvances](#)

RETOUR D'AFRIQUE

À Amine Laourou, Sipoef

On ne sait quand commence le voyage peut-être était-il déjà amorcé avant de fouler la terre d'Afrique mais on sait qu'il est contenu dans chaque seconde comme une attente.

Le tissu de nos vies
file sans reprise
ouvre un espace
où s'y glisser
comme les mots
qui défilent à la queue leu leu
en débâcle en orage
ou flambée de sons
pour faire craquer la pomme
de la discorde

On ignore parfois
qui vient nous remuer
mais la sensation est là
le soleil présent
voilà des signes
nous rattachant au vivant

Comment entrevoir la beauté
dans ce champ de misère
on perd l'usage de la langue
veut traquer ce qui se dissimule
dans le «partir loin», l'insaisissable
présentant une main d'utopies
pour recueillir des images

L'être humain n'est-il qu'une saison
fragile non affranchi

Cotonou parfum décapant
troubadours modernes, clowns,
amuseurs publics ou saltimbanques
font chanter la caravane des poètes
et c'est là que le temps s'arrête
au milieu des percussions
rien ne presse

Amassées dans leurs filets
ondulent des maisons sur pilotis
enfants tirant les pirogues
ils regardent le ciel en attente
pour annoncer d'où viendra le vent

Si malentendus
ils demeurent sur le seuil
malaise de civilisation
le printemps s'offre en intimité
nous viendrons de nouveau
par ces routes de feu et de sang

On entend du fond de la nuit
des voix palpitantes
comme si les ombres des Anciens
sortaient de leur repaire
coulées de boue d'âme d'air
tourbillon de poussières
qui renvoie à l'étrangeté en soi
que valent les mots où tout est dévalué
faut-il les remettre dans la balance
les trier hors du banal
la bouche de l'univers conjure
souffle l'abandon
l'enfant lutte contre sa mort
interroge le gouffre à ses côtés
des instants à serrer de près
contre une poitrine nue
pour en éprouver l'extrême ineffable
le photographe martiniquais à l'œil vagabond
capture des souvenirs de rue

Un mendiant implore
les beaux jours
derrière des baraques
une femme atterrée
emportant avec elle
un lourd secret

Le jour la nuit
d'un seul trait
redessinés par le soleil noir
en une seule oeuvre

À l'orée de la Porte du Non-Retour
un peuple d'écriture de tatouages
d'attente en attente
défait nœuds et chaînes
crépuscule d'un ombrage de vie

© Claudine Bertrand





Les Carnets d'eucharis

© Choix des photographies et conception du bulletin électronique : Nathalie Riera

<http://lescarnetsdeucharis.hautefort.com>

<http://virgulesdepollen.canalblog.com>

nathalrieriera@live.fr

